BULLETIN CRITIQUE

Histoire des textes

Leighton D. Reynolds et Nigel G. Wilson, *D'Homère à Érasme. La transmission des classiques grecs et latins*. Quatrième édition revue, mise à jour et augmentée (Bibliothèque d'histoire des textes) : Paris, CNRS Éditions, 2021, 306 pages.

Il nous faut nous réjouir de cette nouvelle édition des travaux de L. D. Reynolds et N. G. Wilson, qui permet d'accéder à nouveau à une traduction française d'un ouvrage de référence, dont la dernière ésdition en langue française (1991), avec la traduction de Cl. Bertrand et les compléments du regretté P. Petitmengin, était épuisée depuis de nombreuses années déjà.

Scribes and Scholars. A Guide to the Transmission of Greek and Latin Literature a paru, pour la première fois, en 1968. D'autres éditions ont suivi en 1974, 1991 et 2013. C'est cette quatrième édition qui est l'objet de la traduction de Luigi-Alberto Sanchi et d'Aude Cohen-Skalli dont on peut regretter qu'ils ne mettent pas en avant, dans un texte liminaire, leur contribution, en spécifiant les aménagements de traduction et les compléments qu'ils ont proposés. De fait, comme pour l'édition de 2013, c'est au lecteur, s'il le souhaite, de comparer les versions pour percevoir les actualisations du manuel.

Car c'est, de fait, comme un manuel que Nigel Wilson présente cet ouvrage dans un avant-propos écrit pour cette récente traduction française, et à juste titre. Il s'agit d'une excellente approche chronologique de la transmission des textes grecs et latins, depuis leur rédaction jusqu'à leur édition. Après un premier chapitre consacré à l'Antiquité, la période médiévale est abordée selon une logique géographique, Orient hellène (chapitre 2) puis Occident latin (chapitre 3). C'est ensuite la Renaissance qui est au cœur des deux chapitres suivants avant que l'ouvrage ne s'achève sur un court chapitre consacré à la critique textuelle (chapitre 6). Des planches commentées, un appareil final de notes (dans lesquels apparaissent bon nombre des compléments de cette nouvelle édition, à travers notamment une véritable actualisation bibliographique) et de riches index complètent ce manuel, des plus utiles à qui veut comprendre les principaux enjeux de la transmission des textes.

Bien entendu, il est impossible dans un tel ouvrage de parvenir à une quelconque forme d'exhaustivité. On doit d'autant plus saluer les efforts réels pour combler certaines lacunes des précédentes éditions. Ainsi, pour n'en prendre que deux exemples, est-il appréciable de voir que le chapitre sur l'Orient hellène, quoique rapide dès lors qu'il n'est plus question de Constantinople, intègre davantage d'éléments sur la traduction arabe des textes scientifiques. Les nouveaux exemples des traditions de Diophante ou de Galien sont, en effet, les bienvenus pour compléter un propos un peu trop pessimiste sur l'apport des traductions arabes pour l'établissement

des textes. On pourrait regretter que ces quelques pages n'évoquent pas le cas de l'astronomie dont l'Orient abbasside était féru, mais le genre même de l'ouvrage suppose de faire de tels choix. Plus loin, dans les notes au chapitre 5 (p. 235), les lettres d'Augustin découvertes par J. Divjak, omises dans l'édition de 1991, sont désormais signalées, aux côtés de la contribution de Fr. Dolbeau pour l'attribution de nouveaux sermons. Somme toute, cette nouvelle édition joue pleinement son rôle, en enrichissant et en actualisant la base, déjà remarquable, de la troisième édition.

La section finale, portant sur la critique textuelle, est sans doute, comme dans les précédentes éditions, encore la plus limitée – mais il est vrai que ce n'est pas l'objet premier du livre. La rapide synthèse ne permet pas de dépasser les nombreux ouvrages à disposition des philologues, écrits par P. Maas, G. Pasquali, S. Timpanaro ou plus récemment P. Chiesa et R. Tarrant, pour n'en mentionner que quelques-uns. Surtout, même si nous partageons pleinement l'idée selon laquelle « en dernière analyse, l'équipement essentiel [du philologue] est le goût, le jugement, le sens commun et l'aptitude à distinguer le vrai du faux dans un contexte donné » (p. 183), nous regrettons que l'ouvrage réduise principalement le rôle de l'ordinateur à l'établissement de concordances (tout en semblant mettre sur le même plan le *Thesaurus linguae Graecae* et le *Thesaurus linguae Latinae*, deux outils pourtant de nature fort différente). Une plus grande ouverture aux enjeux de l'édition numérique, de la stemmatique automatique, en mentionnant tant les atouts que les limites d'entreprises éditoriales récentes, aurait été, nous semble-t-il, la bienvenue.

Les défauts mineurs qui demeurent dans cet ouvrage de qualité (nous pensons, en outre, à l'usage excessif de l'adjectif « nouveau », hérité des premières éditions, et qui devrait sans doute disparaître dans une édition au moment d'évoquer des découvertes vieilles de près d'un demi-siècle, tel le catalogue des manuscrits de Lobbes à la page 211) ne doivent pas tempérer notre enthousiasme face à la possibilité renouvelée de faire lire, en français, à qui s'intéresse aux textes classiques et à leur histoire une synthèse érudite, fondamentale et utilement actualisée.

Florian Barrière.

Alessia Di Marco, *Per la nuova edizione del* De verborum significatione *di Festo. Studi sulla tradizione e* specimen *di testo critico (lettera O)* (Spudasmata, 191) : Hildesheim-Zurich-New York, Olms, 2021, 254 pages.

Le titre explicite de cette étude dispense d'en rappeler l'objet. La motivation est donnée, quant à elle, dès l'introduction : les insuffisances de l'édition courante, procurée par Lindsay en 1913, précisément « i gravi limiti dell'edizione teubneriana del testo […] soprattutto dal punto di vista della documentazione relativa alla tradizione manoscritta, quasi completamente di seconda mano e non sempre pienamente affidabile » (p. 14). Et de fait, depuis un siècle qu'a paru cette édition qui fait encore référence, les travaux se sont multipliés, tant sur l'état du manuscrit et son origine que sur sa tradition moderne. Le travail de M^me^ Di Marco en récolte les fruits et, attachée comme de juste à ce qui faisait défaut à l'édition Lindsay, elle expose très soigneusement, dans ces prolégomènes à une nouvelle édition, la tradition moderne du texte et propose, en prenant appui sur un examen stemmatique affiné, un projet de réédition particulièrement prometteur.

Le seul manuscrit à nous transmettre le lexique alphabétique de Festus, *Napoli, Biblioteca Nationale « Vittore Emmanuele III » IV A 3*, plus connu sous le nom de *Codex Farnesianus*, abrégé *F* et daté de la fin du XI^e^ siècle, fut copié dans un scriptorium romain – ou du moins utilisant l'onciale définie comme proprement romaine

par l'étude de Supino Martini (1987) sur l'« aire graphique romaine ». Il se présente actuellement sous la forme de quarante et un feuillets regroupés en six quaternions numérotés IX et de IX à XV, dont deux incomplets, ce qui révèle des pertes importantes. Atteint sévèrement par un incendie qui en fit perdre la moitié longitudinale extérieure des feuillets, il dut d'être malgré tout conservé au fait que le texte, disposé sur deux colonnes, restait accessible sur la colonne intérieure, et les bouts de lignes de la colonne extérieure, mais on ne sait si les sept premiers cahiers étaient déjà perdus. C'est dans cet état, mais moins altéré encore que maintenant, qu'il fut exhumé, sans doute à Rome, au xv^e^ siècle. Son importance immédiatement saisie, les humanistes s'empressèrent d'en prendre copie, et nous avons neuf apographes de cette époque, dont *U* (*Vat. Lat. 3368*), copie partiellement autographe d'Ange Politien. Ces copies nous ont préservé trois cahiers supplémentaires : les huitième et dixième dans quatre copies, le seizième dans six. Au total, du texte original, le manuscrit tel qu'il fit surface au xv^e^ siècle avait perdu la première moitié, et ce qui restait était amputé de presque sa moitié par brûlement. Aide toutefois à se faire une idée des pertes la version réduite d'époque carolingienne que fit Paul le Diacre – mais de l'*Ur-text* que constitue le *De uerborum significatu* de Verrius Flaccus, précepteur des petit-fils d'Auguste, ne sont conservés que deux fragments (p. 512-514 Funaioli) ! Or, et c'est le point de départ, sans doute, de l'examen serré de M^me^ Di Marco, le codex à peine découvert fut démembré pour en accélérer la circulation parmi les humanistes qui voulaient en prendre connaissance ; et ce démembrement ne fut pas sans aboutir à la perte de deux quaternions qui n'ont jamais rejoint le codex, à la différence d'un troisième, le dernier de la série. D'où la reconsidération de la place de chaque apographe par rapport à l'original, recopié de manière très fidèle, mais hélas ! incomplète, par *U*, deux cahiers ayant déjà été soustraits à son antigraphe.

Après avoir soigneusement présenté, dans deux chapitres (p. 17-48 et 49-77), la tradition manuscrite puis la tradition imprimée, M^me^ Di Marco aborde son propos : un examen très attentif, sur soixante-douze pages, des relations entre les copies apographes. Vient ensuite, p. 153-211, l'édition critique « témoin » des notices relevant de la lettre O, établie d'après les conclusions de l'examen précédent et accompagnée d'une traduction moderne (une première depuis l'édition Panckoucke de 1846). La réduction de Paul Diacre est donnée en annexe afin de mieux comprendre les leçons adoptées. Suivent enfin la bibliographie, un choix de reproductions photographiques des manuscrits et premières éditions, et trois index : des savants humanistes et modernes cités, des lemmes de Festus et des entrées de l'édition critique.

Qu'apprend-on de neuf sur les copies humanistes ? Dans leur rapport à *F*, seuls *U*, la copie d'Ange Politien, et sans doute le fragment de Tolède (*bibl. capit. 100-30*), limité au onzième cahier, sont des copies directes. Le manuscrit *W* (*Vat. Lat. 3369*) dépend d'une copie intermédiaire *a* que suggèrent des fautes incompréhensibles si c'est *F* qui avait été directement copié, mais qu'on pouvait cependant déjà induire du caractère très soigné de *W* (il inclut une copie de la réduction de Paul), qui dénote un long travail de préparation. Cinq autres copies se répartissent en deux classes, remontant à deux intermédiaires distincts, *c* et *d*, d'un apographe *b* perdu, et le manuscrit de Leyde *Voss. O 9*, connu comme *Y*, tout en étant la copie d'un des produits de *d*, a été corrigé à partir de *c*. Pour les parties du texte de *F* qui ont disparu depuis, il faut distinguer entre les copies incluant les huitième et dixième cahiers, celles comprenant le onzième et celles du seizième cahier, et partir enfin de l'état, par définition conjectural, des copies intermédiaires. Dans le premier groupe, quatre copies : *Y*, *W*, dépendant de *a*, mais aussi *A* (*Vat. Lat. 5958*) et *X* (*Vat. Lat. 1549*), qu'on a vus dans leur rapport à *F* assez distincts de *W* pour supposer un autre intermédiaire : *b*. La situation laisse entendre que *b*, dont dépendent aussi, par *c*, les copies Z (*Vat. Lat. 2731*) et *V*, les *Schedae Parisienses* (*BnF imprimés, Rés. X. 96*

(2)), qui n'ont pas ces cahiers – que *b*, donc, ne les avait pas lui-non plus… Arrêtons-nous là, sans entrer dans les rapports entre les copies du neuvième quaternion, détaché provisoirement de *F* quand Ange Politien confectionna *U*, et du seizième, disparu depuis, mais alors accessible (il manque seulement dans les extraits limités conservés à Tolède). On a compris que les rapports entre les copies, différentes par leur propos comme leur contexte, permettent de nuancer les apports respectifs des témoins à la constitution du texte. M^me^ Di Marco distingue, p. 149-151, trois cas de figure : pour les cahiers aujourd'hui conservés de *F*, il n'est pas utile d'aller ailleurs pour établir positivement le texte, et les leçons variantes serviront à l'histoire de sa réception. Pour les huitième et dixième quaternions, perdus, qui impliquent *W*, *X*, *Y* et *A*, il faudra intégrer les leçons de *A*, jusqu'à présent dédaigné, et garder à l'esprit que *W* y a eu accès, tout comme le correcteur de *Y*, par une copie intermédiaire différente. Quant au seizième et dernier quaternion, l'examen de *U* a montré avec quel point il faut le considérer comme le meilleur témoin, même si les autres ne sont pas à négliger, l'original n'ayant jamais réintégré le *codex Farnesianus*.

L'édition « témoin » est est-elle convaincante ? Assurément, et pas seulement par la sûreté qu'elle confère au texte ; elle apporte en effet nombre de corrections non nulles. Ainsi, pour nous en tenir à la seule p. 174, dans le lemme *orae*, la citation de Caecilius (*com*. 3 R^3 ; p. 196, 35 Lindsay) est débarrassée de la marque d'accusatif du relatif, et retrouve un sens obvie sans la correction de Spengel : « oram reperire nullam qua expediam queo » ; même remarque à propos de la quatrième citation du lemme suivant, *oreae*, dont l'attribution à C. Laelius (frg. 18 Malcovati) est validée par l'examen autoptique de *F*, et ne dépend plus de la conjecture de Lion, qui refusait le *Coelius* encore imprimé par Lindsay (p. 198, 5)… Recevons donc l'accueil de ce « sondage documenté » dans la belle collection *Spudasmata* comme un heureux augure, et attendons avec intérêt l'édition renouvelée de Festus.

Guillaume Bonnet.

Linguistique et philologie

Olivia C. Cockburn, *Los verbos latinos en* -izare (-issare, -idiare). *Adaptación, uso y desarollo del morfema griego -ίζειν en el latín antiguo* : Madrid, Ediciones Clásicas, 2021, 236 pages.

Ce livre est tiré de la thèse de doctorat que l'auteur a soutenue en 2012 à l'Universidad Autónoma de Madrid. Après un préambule de son directeur, Benjamín García Hernández, l'auteur se lance dans une longue introduction théorique et méthodologique. Elle y expose d'abord les conditions dans lesquelles l'emprunt du suffixe a eu lieu – en l'occurrence la situation de bilinguisme résultant des contacts culturels entre Latins et Grecs – mais aussi ce que les grammairiens latins disent du suffixe lui-même, de sa valeur sémantique et de ses variantes orthographiques. Elle explique ensuite que bien que ce suffixe latin d'origine grecque ait déjà fait l'objet de quelques travaux ponctuels, il manquait une étude d'ensemble sur les verbes latins en *-izare (-issare, -idiare)* et sur leur développement entre l'époque archaïque et la latinité tardive. Elle finit son introduction en présentant son plan – qui est chronologique et qui distingue non moins de quatre